8

Laissé au salon, le téléphone n’aurait pas pu trou- bler le sommeil de Tausk qui, levé tard, aère d’abord sa chambre – l’un des grands défauts du sommeil, outre qu’il fait perdre un temps fou, étant qu’il ne sent pas très bon –, puis il essaie avec prudence de se souvenir de ses rêves, soulagé de ne s’en rappeler aucun. Et tant mieux, vraiment, car rien n’est ennuyeux comme les récits de rêve. Même s’ils ont l’air à première vue drôles, inventifs ou prémonitoires, leur prétention de film à grand spectacle est illusoire, leurs scénarios ne tiennent pas debout : voudrait-on les tourner que leur production coûterait une fortune en casting, figurants, construction de décors, déplace- ments d’équipes et location de matériel – quand bien même de nos jours, grâce aux effets spéciaux, on peut faire beaucoup de choses en réduisant les coûts –, tout cela pour une audience à coup sûr nulle, sans retour

66

sur investissement. Mauvaise idée. À de nombreux égards, le rêve est une arnaque.

Passé au salon, Tausk voit clignoter un point rouge sur la base de son téléphone, signe d’appel. Date et origine de l’appel : une heure plus tôt, numéro mas- qué, message. Qu’il écoute en fronçant les sourcils, écoute une deuxième fois, se repasse à six reprises et bientôt il ne fronce même plus. Il repose l’appareil, ouvre une fenêtre du salon, créant un courant d’air avec celle de la chambre dont la porte claque. Détour par son bureau où il rafle une cigarette Pall Mall – on se demande à ce propos ce qu’ils deviennent chez Pall Mall, à part Tausk il y a bien longtemps qu’on n’a plus vu quelqu’un fumer ça – puis, revenu au salon, il s’accoude à la fenêtre, paraissant réfléchir en fumant sans remarquer qu’un ample soleil, ce matin, nappe la rue Claude-Pouillet presque déserte : peu de gens y passent, peu de voitures y sont garées. Il jette la fin de sa Pall Mall par la fenêtre et, cœur de cible, le mégot tombe pile au centre du O de LIVRAISONS. Bravo, mais Tausk ne le remarque pas non plus, il reprend le téléphone et il rappelle Hubert.

Ce n’est pas de gaieté de cœur qu’il le rappelle, nulle envie de reprendre un métro jusqu’à Neuilly, mais il s’agit là d’un cas de force majeure : Hubert ou pas, la teneur du message impose un prompt recours à un avocat. Or, divine surprise : Tu as de la chance, déclare Hubert, je dois justement voir un client dans

67

ton quartier, c’est moi qui passe chez toi en fin d’après- midi. Recevoir Hubert peut être pire qu’aller le voir à Neuilly mais c’est toujours un métro de moins. En attendant, Tausk va et vient sans but dans son peignoir et son appartement. Seul projet de la journée, vers seize heures, une séance de travail avec Franck Péles- tor. Il va faire sa toilette et, dans le miroir, observe que ses cheveux rebiquent derrière les oreilles et sur sa nuque, qu’ils distendent ses tempes, qu’une mèche lui tombe dans l’œil comme s’ils avaient poussé d’un coup pendant la nuit. Il convient donc d’agir, ne serait-ce que pour penser à autre chose.

Nouveau coup de fil, rendez-vous au salon de coif- fure dans une heure. Tausk se réjouit au moins d’y retrouver sa coiffeuse habituelle, très jolie fille très vive et très bavarde, très bien roulée, mais à son arrivée le gérant du salon lui apprend qu’elle n’est pas là, congé maternité, ce qui contrarie Tausk pour au moins deux raisons. Comme le gérant désigne sa remplaçante, celle-ci lui fait d’emblée froid dans le dos : cheveu presque ras, musclée, tatouée comme un récidiviste, deux anneaux dans le sourcil et un autre dans le nez, regard et geste durs, pas l’ombre d’un sourire d’accueil. De crainte de se prendre un coup de ciseaux collatéral, Tausk n’ose pas trop préciser la coupe qu’il désire et la fille, sans un mot, se met à faire n’importe quoi. Au cours de cette exécution, pour l’adoucir un peu, Tausk tente de l’amadouer en demandant ce qu’il

68

représente, là, ce tatouage sur son avant-bras, elle répond sobrement qu’il s’agit de son chien. Ah bon, et c’est quoi, comme chien ? insiste-t-il, et il s’appelle comment ? Mais cette technique de lien par truche- ment animal, qu’il semble affectionner, donne aussi peu de résultat qu’avec le patron du Mandarin pensif.

Vers seize heures, l’échange ne se développe guère mieux avec Pélestor qui, arrivé chez Tausk, se montre encore sombre et mutique. Le beau temps ne l’a pas incité à défaire un bouton de son manteau ni desserrer son écharpe d’un cran. Préoccupé par son message et contrarié par sa coupe, Tausk n’est pas d’humeur à travailler non plus, on reste un long moment à se taire avant que Pélestor s’exprime à sa manière retorse : On pourrait aller prendre un verre, tu ne crois pas ? Enfin, tu n’en as peut-être pas très envie non plus.

Dans le bar, cela circule un peu, des gens y entrent, en sortent, s’éloignent avant de disparaître. Tous ces gens qui s’en vont, dit Pélestor, c’est terrible, on ne sait même pas où ils vont. Il finit par s’en aller aussi, traînant après lui sa détresse, sans qu’on ait fait avancer d’un pouce ni même évoqué le projet d’album- concept, et Hubert se pointe en fin d’après-midi. Beau- coup mieux habillé que l’autre jour, Hubert, costume ruineux d’avocat ruineux visitant ses clients fortunés, cravate et pochette assorties au ton de sa chemise, chaussures anglaises idoines. Mais qu’est-ce que tu as fait à tes cheveux, là ? s’exclame-t-il aussitôt. Laisse

69

tomber, manque de s’énerver Tausk en lui tendant le téléphone : Je voudrais que tu écoutes ça.

Elle a une jolie voix, en tout cas, la fille, réagit d’abord Hubert. J’aime bien ce genre de voix délica- tes, un peu fragiles. Les filles qui ont ce genre de voix s’appellent souvent Cécile, Estelle, Lucile, tu vois ce que je veux dire. Ah bon ? dit Tausk, repasse-la-moi. La voix au téléphone est en effet plutôt douce, fraîche, pas très bien assurée, presque tranquillisante, en contradiction avec son propos : mise en demeure bru- tale et comminatoire à laquelle seule, négligeant sa forme, Tausk s’est intéressé. Mais la question, pour l’instant, n’est pas là : D’accord, dit-il, et qu’est-ce que je fais, moi ?

Tu ne fais rien du tout, préconise encore Hubert, tu laisses aller. Ils vont finir par se calmer. Enfin, s’insurge Tausk, ça ressemble à des menaces graves, non ? Je t’ai déjà dit, rappelle Hubert, ça fait partie de leur truc, les menaces. Comment veux-tu qu’ils procèdent autrement ? On pourrait même les prendre comme un aveu de faiblesse. C’est le premier stade classique, ensuite on verra. Puis, reculant d’un pas : Il est rigolo, ton pantalon, tu l’as trouvé où ? Pourquoi, réagit Tausk sur la défensive, tu ne le trouves pas bien ? Si si, dit Hubert, bien sûr que si, très très bien. Bon, il est un peu vert, quoi, vraiment vert, mais je comprends. Enfin, je suppose que c’est ça, l’idée.

9

Nous revoici dans le département français de la Creuse. Avant-dernière dans le classement national des densités de population, la Creuse compte de vastes pans inoccupés voire, dans le sud, quasiment déserts. Les landes y alternent avec les hauts plateaux, les forêts avec les tourbières. Il n’y a personne, rien à manger pour personne que des champignons en automne, mais nous ne sommes pas en automne et nous méfions des champignons, ainsi que des baies que seuls savent aussi choisir les partisans du retour à la nature. En forêt, hormis quelques bêtes sauvages – loups sans affect, cerfs ombrageux, sourcilleux san- gliers – qui cherchent elles aussi de quoi manger, vous- même à l’occasion, il est d’autant plus rare de croiser une présence humaine que la région se dépeuple à vue d’œil. Et moins il y a de monde, on le sait, plus il y a de forêt.

71

Un tel environnement farouche et isolé rend aisée la séquestration d’une personne en milieu ouvert. Cette personne, si l’on choisit bien son emplacement, c’est à peine si l’on a besoin de s’occuper de ses mou- vements, on peut même la laisser seule sans trop de surveillance. Si l’idée lui vient de s’échapper, démunie de guide elle mourra de solitude, de peur, de désespoir et de faim. On réalise ainsi d’aimables économies de gardiennage.

Il arrive donc, dans la Creuse, que l’on doive par- courir plusieurs dizaines de kilomètres pour se procu- rer des vivres. D’où la nécessité, depuis le lieu de séquestration de Constance jusqu’au bourg le plus proche, d’une voiture dans laquelle, en cet instant, Jean-Pierre au volant et surtout Christian admiraient le paysage. Ils roulaient dans cet engin simple et dis- cret, une Mégane Renault grise modèle Scénic. Vois- tu, commentait Christian, ces forêts, cet ombrage, ces reliefs, je retrouve le sentiment de la beauté. Nature brute, air limpide, pollution minimum, ça me donne- rait presque envie de m’y installer. On pourrait s’ins- taller ensemble, tu ne crois pas ? On vivrait de notre jardin, on élèverait des poules. Nous ne connaissons rien à ces choses, faisait valoir Jean-Pierre. On appren- drait, s’enthousiasmait Christian, ça ne doit pas être bien compliqué. Sans compter la chasse vu que les armes, au moins, on connaît un petit peu. Et puis la pêche, tout ça, il y a énormément de rivières dans la

72

région, j’ai vu ça sur la carte. On se laisserait pousser la barbe. Tu dis ça parce qu’il fait beau temps, objec- tait Jean-Pierre, c’est un climat dur en hiver dans ces coins, c’est très humide et froid. C’est extrêmement rigoureux. N’empêche, argumentait Christian, tu as lu Thoreau ? Il s’en tape complètement du climat, Thoreau, ça fait partie du truc. Il vit sa vie, c’est tout. Il est content, Thoreau. Laisse tomber, disait Jean- Pierre, on arrive.

Peu à peu, en effet, après qu’on n’a croisé personne le long des vicinales et départementales sinueuses, ont paru quelques signes avant-coureurs d’activité : plan- tations, pâturages, parfois même un hangar. Une fois l’on a vu, dos tourné à la route, au milieu d’une culture de pois protéagineux, pisser un paysan sous sa cas- quette. On le devinait, tenant son membre à deux mains, les yeux posés sur son lopin dont il tentait d’estimer le montant compte tenu des frais de notaire. Au loin, sur de plus larges surfaces dégagées, on a noté la présence d’un parc éolien : brassant l’air pur avec lenteur, les hautes machines donnaient un peu de mouvement au paysage. Tu les as vues, les éolien- nes, a relevé Christian, tu as vu comment elles tour- nent ? Dans le sens contraire aux aiguilles d’une mon- tre, dis donc. C’est marrant. Oui, a exprimé Jean- Pierre.

Les prémices d’un bourg nommé Châtelus-le-Mar- cheix se sont bientôt dessinées. Deux ou trois préfa-

73

briqués, une station-service, un rond-point suivi d’une église, d’un café-tabac-presse et d’une supérette, on a trouvé sans mal une boulangerie. À part le pain, a demandé Christian, je ne prends rien ? Un petit peu de vin, peut-être, non ? On a de quoi, a rappelé Jean- Pierre, et puis tu sais qu’il faut y aller mollo quand on est en service. Et puis tu es gentil, tu prends soin d’être bien discret avec les commerçants. Non mais attends, s’est agacé Christian, je connais mon métier.

Entré dans la boulangerie, s’étant sculpté un mas- que impassible, Christian a sobrement désigné de son index un buisson de bâtards dressés derrière la caisse puis, toujours sans un mot, il a déplié le pouce et le majeur voisins pour figurer le chiffre trois. La commerçante lui a tendu ses bâtards emballés dans un sachet de kraft brun à fenêtre transparente, portant le nom et l’adresse de la boulangerie. Christian les a payés sur la monnaie de Constance puis est sorti sans rien articuler de plus. Même pas bonjour, même pas au revoir, a ronchonné la boulangère après qu’il est sorti, même pas merci. Et après ça, on dit du mal des jeunes.

Bien passé? s’est inquiété Jean-Pierre une fois Christian remonté dans la voiture et claqué la portière après lui. Normal, a dit Christian, la boulangère était pas mal. On aurait le temps pour un apéro ? Jean- Pierre a haussé sans répondre et on est repartis vers la ferme. Christian a boudé puis extrait du sachet l’un

74

des bâtards dont il a brisé puis croqué le quignon. Et balance-moi cet emballage, a commandé Jean-Pierre. Il y a l’adresse dessus et on t’a dit qu’elle ne doit pas savoir où elle est, la fille. Christian a soufflé dans le sachet, l’a gonflé puis fait exploser en ricanant. Mais ce que tu peux être con, quelquefois, a sursauté Jean- Pierre.

La ferme, à trente kilomètres de Châtelus-le-Mar- cheix, était flanquée d’une grange assez vaste pour qu’on y pût enfouir trois véhicules de front, rien n’indiquant ainsi qu’elle était habitée. Sise au bout d’un chemin tordu, invisible depuis la route, elle était ceinte de feuillus densément serrés dont les frondai- sons couvraient en partie son toit, filet de camouflage qui la rendait fort difficile à distinguer même en héli- coptère. Comme l’avait observé Constance, une brève allée dégagée séparait le bâtiment d’un tilleul. Arbre à croissance rapide et haut de quarante mètres, deux cents ans d’existence, d’une espérance de vie avoisi- nant mille, sous les vastes branches diffuses de ce til- leul on pouvait se réunir en paix, dans un calme assuré par les vertus antispasmodiques de son aubier.

C’est à son ombre que Victor, s’étant préparé un kir dans un verre à moutarde qu’ornait une décalco- manie écaillée d’Albator, était assis devant la table en attendant le retour de ses subordonnés. Ceux-ci l’ayant rejoint, le feulement d’un moteur est venu nous signaler l’arrivée de nouveaux personnages : suivant

75

son propre bruit est apparue une Audi A3 Ambition couleur bleu drapeau, contenant un individu d’âge mûr accompagné d’une jeune femme.

L’individu d’âge mûr est l’homme au front orné d’une tache de vin en forme de Nouvelle-Guinée que nous avons aperçu déjà rue de Pali-Kao puis ici-même, plus récemment. Il paraît préoccupé, rude, son hu- meur maugréante approfondit une ride verticale sur sa tache de naissance, matérialisant la frontière qui sé- pare sur les cartes de cette île, en pointillés comme c’est l’usage, les provinces indonésiennes orientales d’avec la Papouasie Nouvelle-Guinée à proprement parler.

De la jeune femme qui accompagne le Néo-Gui- néen, cheveux blonds trop fins mais de bonne tenue – quoique peut-être insuffisamment nombreux, lais- sant deviner à terme la peau de son crâne –, pas très grande ni musclée, plutôt chlorotique et mutique, rou- gissant sans effort, on peut aussi dire qu’elle répond, rarement vu qu’on lui parle peu, au prénom de Lucile – Hubert ne manque pas de discernement, somme toute. Elle est vêtue d’un tailleur beige pas cher mais pas mal, son sac à main consiste en une trousse oblon- gue à fermeture Éclair évoquant un matériel de manu- cure. Ses yeux déteints quittent rarement la personne du Néo-Guinéen, homme large et massif, comme posé sur un socle et fermement ossu : porté sur lui, le regard de Lucile dénote de la dévotion.

76

Quoi de neuf, s’est enquis soucieusement le Néo- Guinéen, sa ride frontalière se marquant un peu plus. Peu de chose, a grimacé Victor, creusant ainsi chez lui d’autres sillons frontaux, diagonaux au-dessus des sourcils et que les esthéticiens nomment rides d’oreil- ler. Derrière eux, Jean-Pierre est allé chercher un siège pour le nouveau venu, gros fauteuil pliant style cam- ping plus solide que les chaises, Lucile restant debout jusqu’à ce qu’on s’avise d’elle et que Jean-Pierre lui trouve un tabouret. On a toujours la fille, a dit Victor en jetant son pouce par-dessus l’épaule, elle est là. Elle se tient bien tranquille mais c’est le mari qui n’a pas l’air de réagir, voilà le mal. Il ne répond à rien. On lui a écrit, on l’a appelé, on fait des signes : rien. Peut-être qu’il ne les comprend pas, vos signes, a supposé le Néo-Guinéen. Peut-être qu’il pense qu’elle est partie d’elle-même ou bien qu’elle met tout ça en scène pour lui soutirer du pognon. Peut-être aussi qu’il n’y tient pas tellement, à cette fille. Au fond.

Veillant aux niveaux des liquides pour les rétablir au besoin, Jean-Pierre apportait quelques tranches de sau- cisson sur une planchette cependant qu’ayant mis la table, Christian débitait un des bâtards en tranches. Il semblait qu’on s’apprêtât à déjeuner sous le couvert apaisant du tilleul : atmosphère de dimanche, voire de dimanche de Pâques. On pourrait faire un barbecue, a proposé Christian, j’en ai repéré un vieux dans la grange. C’est meilleur sur le barbecue, la merguez,

77

non ? Bon, encore des merguez, a réagi Jean-Pierre. Et la fumée, dis donc ? Ça se voit de loin, la fumée. Je croyais que tu connaissais ton métier. Laissez, Jean- Pierre, a dit Victor. Un barbecue, oui, Christian, très bien.

Ce groupe, sous cet arbre, autour de cette table, ne donne pas le sentiment d’un conclave de gangsters nocifs. Ces personnages ont l’air aimables, urbains, posés malgré certains écarts de langage. Ils peuvent néanmoins se montrer déterminés car, au bout d’un moment, les voilà qui discutent plus gravement. On se montre agacé de plus en plus par l’attitude de Tausk, par son absence de réaction aux messages qu’on lui a adressés, on s’indigne entre deux merguez qu’il ne vole pas au secours de son épouse, on s’exhorte à chercher des solutions pour le faire plier. On ne les trouve pas, on s’en veut puis on se le repro- che mutuellement. La tension monte à hauteur du fromage, la discussion tendrait à s’échauffer.

Calmons-nous, propose le Néo-Guinéen. Que faire, s’interroge-t-il en se grattant la tête au nord-est de sa tache de vin – soit, par rapport à la Nouvelle-Guinée, du côté de l’archipel Bismarck. Raisonnons, poursuit- il. Comment faire monter la pression sur ce type ? Il y aurait bien une solution. L’expérience a montré qu’en général, ça marche. Laquelle ? s’intéresse Vic- tor. Eh bien comment expliquer ça, hésite le Néo- Guinéen, lui envoyer un échantillon, si vous voyez ce

78

que je veux dire. Ah oui, dit Victor, je comprends. Je n’ai pas très bien saisi, dit Christian. Je crains de voir où vous voulez en venir, s’inquiète Jean-Pierre. Oui, confirme Victor, il s’agirait d’expédier un mor- ceau de la fille au mari. Ça le ferait réfléchir. On aurait barre sur lui. C’est ça qu’il veut dire, Lesser- tisseur.

Nous apprenons ainsi que le Néo-Guinéen s’appelle en vérité Lessertisseur. Ce n’est pas sans regret que nous abandonnerons notre première désignation, nous aimions bien l’appeler comme ça mais nous nous devons de respecter l’identité des gens. Puis il est vrai que le physique de ce Lessertisseur n’évoque nullement un habitus de cette région lointaine, rien d’indonésien ni de papou chez lui, il semble plu- tôt originaire de la Sarthe ou de la Moselle, de la Cha- rente-Maritime ou du Cher, des coins comme ça.

Quoi, s’est indigné Christian, vous voulez dire cou- per un bout de la fille ? Je trouve ça dégoûtant. Je refuse de m’y prêter, quant à moi. Il faut voir, a déclaré Jean-Pierre. Victor s’est essuyé les lèvres avec du Sopa- lin. Comprenez-moi, a repris Lessertisseur, je ne sug- gère nullement une pratique sauvage. Je ne propose pas de lui enlever une main, par exemple. Ni de la défaire par exemple d’une oreille, d’un œil ou d’attri- buts aussi précieux. Je me demande juste si, dans notre démarche, il ne serait pas approprié d’insister un peu auprès du type en lui adressant un tout petit fragment

79

de la fille. Mais vraiment je parle d’un bout, juste un bout minuscule, comprenez-moi.

C’est du déjà vu, a fait valoir Christian, j’ai vu per- sonnellement mille fois des trucs comme ça dans les journaux, ça ne finit jamais bien. Et puis ça fait mal, quand même, ça lui ferait très très mal. N’exagérons rien, a modéré Jean-Pierre. Laissez-moi finir, s’est énervé Christian, sans compter que c’est un énorme dommage pour la personne. C’est des choses à vous bousiller une vie. Non, vraiment, l’a rassuré Lesser- tisseur, ce ne serait pas un handicap considérable. L’extrémité d’un petit doigt, par exemple, on vit très bien sans elle. Ça n’empêche pas de mener une exis- tence normale, voyez d’ailleurs les tarifs d’assurances.

Dans cette perspective, il n’a pas tort. N’importe quel stagiaire de la Lloyd’s vous confirmera qu’en termes de déficit anatomo-physiologique, l’ablation d’une phalange d’auriculaire ne représente guère que 0,8 % d’infirmité. On pourrait même, a suggéré Les- sertisseur, aller plus loin avec cet auriculaire, sachant que trois phalanges de ce doigt – donc sa totalité – ne valent pas plus de 2 %, soit autant qu’une seule pha- lange d’index. Alors qu’une phalange de pouce fait tout de suite 10 %, deux coûtent 15 %, toute une main 55 %. Ainsi dans son discours se sont élevés les pourcentages à mesure que l’on dispose de moins en moins de choses de son corps, jusqu’à l’état de stupeur ou de coma qui vaut 100.

80

Mais ça fait vraiment mal, a insisté Christian pen- dant que Jean-Pierre relevait les assiettes sales. C’est douloureux. Rien du tout, a modéré Lessertisseur, je suis sûr qu’il vous reste encore un peu de propofol, ça devrait parfaitement faire l’affaire. Quant au maté- riel, comment dire, chirurgical, nous l’avons, a-t-il pré- cisé en désignant la trousse posée sur les genoux de Lucile qui, lui semblant plus que jamais dévouée corps et âme, considérait profondément Lessertisseur. Mais n’anticipons pas, ce n’était qu’une suggestion. Un cas de figure. Une hypothèse. De toute façon, a-t-il rap- pelé, nous ne pouvons pas prendre une décision de cet ordre sans la soumettre auparavant au commandi- taire. Je vous rappelle que nous ne sommes que des sous-traitants, des maîtres d’œuvre en quelque sorte, il faut d’abord prendre l’avis du maître d’ouvrage. Ensuite on pourra toujours s’arranger, conclut-il en se tournant vers Lucile. Le commanditaire, je vais voir au plus vite avec lui, quelle heure est-il ? Ah oui, c’est contrariant, c’est un peu tard, il n’y a que le matin qu’on peut le joindre. Et la fille, au fait ? s’est inquiété Christian. Elle doit avoir faim. Parce qu’avec ça on a mangé toutes les merguez. Je crois qu’on avait aussi pris du jambon, s’est souvenu Jean-Pierre, et puis il nous reste plein de fromage. Je vais lui préparer un plateau.

Quant à moi, je dois y aller, a indiqué Victor en se levant, j’ai à faire. Bon, s’est-il adressé à Jean-Pierre et

81

Christian, je vous laisse seuls avec la fille mais pas d’histoires avec elle, n’est-ce pas. Vous ne déconnez pas avec cette fille, c’est compris? Voyons, s’est exclamé Christian, bien entendu. Vous nous connais- sez, quand même. Précisément, a dit Victor, je vous connais.

Après son départ, Jean-Pierre prépare le plateau. Il y dispose les aliments. Il verse un fond de vin dans un verre en Pyrex. Il y adjoint deux tranches de pain, la salière et le Sopalin, puis il se dirige vers la ferme. Lorsqu’il ouvre la porte, Constance ne lève pas les yeux sur lui. Elle s’est rapprochée de la porte-fenêtre pour lire. Elle est plongée dans le premier volume du dictionnaire encyclopédique Quillet, lettres A-Class, vu qu’autant commencer par le début. Elle en est à l’entrée *Argent*.